

Une apologie du risque

Pierre Nepveu

Numéro 300, été 2013

Nous ne sommes pas seuls

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69406ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Nepveu, P. (2013). Une apologie du risque. *Liberté*, (300), 8–9.

UNE APOLOGIE DU RISQUE

L'avenir du français au Québec, entre les craintes des statisticiens et la puissance de la littérature.

PIERRE NEPVEU

QUAND JE LIS ou entends tout ce qui grouille et grenouille dans l'espace public sur la langue au Québec, surtout depuis vingt ans, quand je constate ce qu'en disent les politiciens, ce qu'en rapportent les médias, ce qui ressort d'innombrables enquêtes, examens, auscultations et autres scans dont elle est sans cesse l'objet, je suis toujours frappé de constater combien les points de vue, sauf exception, prennent peu en compte – quand ils le font – l'état actuel de la culture au Québec et les profondes mutations littéraires, artistiques, philosophiques et autres qu'elle a connues, disons, depuis le tournant de 1980. Dans sa conclusion à *Langagement*, un ouvrage paru en 2000 qui analysait les rapports à la langue chez les écrivains québécois depuis l'époque de la Révolution tranquille et de la revue *Parti pris*, Lise Gauvin pouvait écrire que ces représentations et ces pratiques de la langue n'ont « plus rien des crispations ataviques. Là comme ailleurs, la langue est devenue synonyme de liberté. » Ce constat, posé au terme d'un parcours qui passait par l'écriture des femmes, la langue de Michel Tremblay et de Réjean Ducharme, celle des écrivains migrants et celle des romanciers des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix, j'incline à croire qu'il apparaîtrait à Lise Gauvin tout aussi approprié aujourd'hui.

Comment concilier un tel diagnostic avec

le discours omniprésent de la dégradation du français et de l'anglicisation rampante qui occupe presque tout l'espace public? Mais on ne parle pas de la même chose, objectera-t-on : la langue des écrivains ne saurait être confondue avec celle de la rue, du commerce, du travail. Sans doute, et on fera d'ailleurs remarquer que les écrivains eux-mêmes savent très bien faire cette distinction : tout en profitant de leur liberté d'écrire et d'imaginer, ils ont souvent été aux premières lignes de la défense du français, sensibles au fait que la langue littéraire ne saurait s'exercer pleinement dans un contexte où la langue d'usage serait privée de sa légitimité et de sa vitalité.

Mais comment ne pas voir en même temps l'absurdité qu'il y a à pousser à l'extrême cet écart radical entre les pratiques littéraires et artistiques, d'une part, et l'état de la langue d'usage d'autre part? N'est-ce pas précisément l'idée d'une langue globale, exprimant la totalité d'une culture, qui a fondé la pensée linguistique moderne au Québec depuis les années cinquante? La langue forte que commençaient à réclamer les Canadiens français dépressifs de cette époque, c'était une langue vivante qui incarnait une vision du monde, une mémoire commune, en même temps qu'elle devait se réaliser concrètement dans la réalité. La langue publique et la langue des écrivains, tout cela participait d'une même aventure, de la même revalorisation d'une langue trop longtemps diminuée. Certes, on

pouvait tirer de cette revendication d'une langue organique et propre des conclusions excessives : nous fallait-il une *langue québécoise* bien à « nous autres », affirmer que si nous étions uniques, si notre culture était singulière, il nous fallait aussi une langue singulière? On sait que cette proposition, un moment envisagée, a été largement rejetée au moment de la querelle du jocal dans les années soixante-dix.

Ce que les créateurs ont plutôt retenu du postulat d'une langue globale et organique, c'est l'idée d'une liberté dans la langue (ce qui n'exclut aucunement l'angoisse ou l'inquiétude) : toute la palette linguistique s'est ouverte, tous les registres sont devenus possibles, de Gilles Vigneault à Robert Charlebois, de Marcel Dubé à Michel Tremblay, d'Anne Hébert à Nicole Brossard, parallèlement à une prise de parole devenue collective, loin des affectations et des inhibitions. Lise Gauvin a rappelé l'importance, chez un Gaston Miron, de la notion d'« étendue de la langue » ; cette ouverture langagière a été inséparable d'un effondrement de la perspective strictement normative qui avait longtemps régné au Québec (le « bon » parler français, les « ne dites pas / dites plutôt », les batailles trop souvent perdues contre les anglicismes).

Je me demande si, de ce point de vue, la pratique apparemment marginale et tout à fait singulière de Claude Gauvreau, et cela dès la fin des années quarante, n'a pas été

prophétique, comme si l'auteur d'*Étal mixte* avait été une sorte de linguiste délirant et pourtant lucide dans son délire : s'il nous fallait une langue globale, apte à dire toute notre réalité et tout ce que nous sommes, cela ne pouvait s'inscrire dans une perspective statique et répétitive. Cette langue devait pouvoir nous créer, nous inventer, jusque dans nos extrêmes singularités. Bien sûr, la revendication d'une langue parlée par une seule personne, comme l'*exploréen* de Gauvreau, paraît linguistiquement une absurdité. Mais cette langue idiosyncrasique qui permet de dire, dans *Les boucliers mégalomanes* : « Mon Olivine / Ma ragamuche / Je te stoptalère sur la bouillette mirkifolchette », cette langue étrange, c'est aussi un français des confins, là où la langue danse et se contorsionne, là où elle se tord de plaisir et de douleur, là où son beau visage bien lisse se plisse et grimace et devient capable de toutes les mimiques, incluant les plus laides. Il y avait des échos de Rabelais, conscients ou non, dans l'entreprise langagière de Claude Gauvreau.

Ce n'est pas par hasard que l'auteur d'un des articles les plus percutants, les moins crispés, sur la langue au Québec ait aussi été un lecteur fervent de François Rabelais. Je pense bien sûr à André Belleau, l'une des grandes figures de la revue *Liberté*, auteur de ce texte souvent cité : « Pour un unilinguisme antinationaliste », publié en 1983. Belleau n'était pas naïf ni insouciant quand il s'agissait de la langue : il pensait comme moi que la loi 101 a marqué un tournant décisif dans l'histoire du Québec et il ne se privait pas de dénoncer les interprétations ethniques, tribales, voire racistes de la Charte de la langue française au Canada anglais et même chez plusieurs Anglo-Québécois de l'époque. Mais, du même souffle, il s'empressait de pourfendre « l'idéologie nationaliste de la conservation linguistique », son « approche muséologique », sa mentalité de « Parc national linguistique ».

Quand je relis Belleau, je le revois sur les banquettes de l'Université de Montréal que je fréquentais à la même époque que lui. Nous suivions ensemble un cours extraordinaire sur Rabelais donné par un professeur israélien invité. C'était la fin des années soixante, l'explosion des grands débats linguistiques qui allaient conduire à l'indispensable Charte de la langue française. Je me souviens d'avoir manifesté à Saint-Léonard, un été, contre l'anglicisation systématique des enfants d'immigrants (entre 85 % et 90 % fréquentaient alors l'école anglaise). Quelle merveilleuse coïncidence que nous ayons pu avoir en même temps, à l'université, un professeur venu de Jérusalem, un Juif héritier de Babel, praticien de plusieurs langues, qui nous faisait

découvrir cet immense créateur du français moderne qu'avait été Rabelais. Le lire, c'était vivre l'invention d'une langue globale, puisant aux plus fines références classiques, grecques et latines, capable de s'approprier joyeusement jusqu'aux torches-culs, c'était l'esprit et le corps, la science et l'obscurité, dans une écriture sans contraintes bourrée de néologismes et débordant sans cesse vers d'autres langues, réelles ou inventées.

On ne peut pas abandonner le militantisme linguistique, si nécessaire soit-il, à la comptabilité et aux statistiques, à l'éternel calcul des progressions et des régressions et, surtout, à un discours de l'échec qui a une longue tradition au Québec. Je dis que tout discours sur le français au Québec qui n'insiste que sur sa protection et sa conservation, qui ne la considère qu'en tant qu'indice de différence et de singularité, sans prendre acte de son renouvellement, de sa créativité, de sa porosité, de son aptitude à l'échange, a

de kitsch western, elle voyage en pick-up sur des chemins cahoteux, traverse des cours à scrap et des banlieues quelconques pour se retrouver parfois dans les rues de Medellín ou de Beyrouth, de Port-au-Prince ou de New York, elle souffre des violences du monde et elle se console dans le bleu du ciel ou dans une éperdue tendresse. Et puis oui, elle parle beaucoup français et parfois un peu anglais¹, un peu créole, un peu innu, mais c'est aussi, n'est-ce pas, ce qui se passe dans notre théâtre et notre cinéma, avec quelques échos arabes, polonais ou inuktitut.

Si on tient à ce que le Québec soit français (et inutile de dire que c'est mon cas), il faut assumer le fait que notre langue est à la fois menacée et vivante, fragile et dynamique, une et plurielle, et qu'elle ne peut pas être défendue au nom d'un certain intégrisme identitaire et d'une conception monologique de la culture. Ni par la reprise inlassable d'un discours de la dégradation, de la déprime et

Tout discours sur le français au Québec qui n'insiste que sur sa protection et sa conservation, sans prendre acte de son renouvellement, de sa créativité, de sa porosité, de son aptitude à l'échange, a quelque chose de débilitant.

quelque chose de débilitant. Je dis que lorsque la crainte légitime de l'anglicisation tourne à une phobie nourrie par une méconnaissance profonde de la culture vivante et des pratiques très diverses (et souvent risquées) de la langue au Québec, la *défense du français* risque d'être stérile et de servir de repoussoir aux jeunes générations, comme le craignait déjà André Belleau dans son essai de 1983. Peut-être y a-t-il lieu de lire (ou relire) Gauvreau et Réjean Ducharme, pourquoi pas Rabelais et même, à l'autre bout de l'histoire, les poètes du Québec contemporain. S'ils ont, jadis, « annoncé le pays », il faudrait peut-être voir un peu ce qu'ils annoncent aujourd'hui, à moins de décider que leur pouvoir prophétique n'aura duré qu'un moment. La poésie actuelle au Québec travaille toute l'étendue de la langue et de l'imaginaire, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit forcément géniale ou sublime, mais elle est et elle nous dit, entre les ruelles d'Hochelaga-Maisonneuve et l'éblouissement de la toundra, entre les parkings déserts et la poussière des réserves innues, de la contemplation zen à la « ruralité trash » dont a parlé Mathieu Arsenault, cette poésie parle de corps maganés, de tourments amoureux et

de l'échec dont les ravages semblent déjà se propager, quand on entend l'animateur vedette de *Tout le monde en parle* affirmer comme une évidence, devant deux Montréalais anglophones et un million de téléspectateurs dont la majorité a sans doute moins de quarante ans : « La situation du français n'a jamais été aussi faible dans l'histoire de cette ville. » Devant le risque qu'un tel constat soit en train de devenir une idée reçue, il y a lieu de convoquer un peu de perspective historique, un peu de culture, un peu de sens commun. Et de suggérer aussi la relecture d'André Belleau... L

1. Voir par exemple le numéro de la revue *Estuaire*, « Pleurer toute l'âme de mon cœur », consacré à l'imaginaire country et western chez les poètes québécois actuels (n° 149, 2012).

Pierre Nepveu a enseigné les littératures québécoise et française à l'Université de Montréal de 1978 à 2009. Poète, essayiste, romancier, anthologiste de la poésie québécoise, il s'est aussi consacré à des travaux sur les écrivains haïtiens et juifs du Québec, ainsi qu'à l'américanité de la littérature québécoise. Il a publié en 2011 une biographie de Gaston Miron.